

Coeur d'artichaut

par Geneviève Cotres

«**T**u es mon Casanova préféré!, me jette Roberte, avant de raccrocher. Tu butines, tu les veux toutes!» Toutes, non. Mais c'est vrai que je butine: il y a des fleurs de toute couleur, douceur ou piquant. Certaines me rejoignent un moment, me font une petite place, Mais surtout, que je ne m'attarde pas! Coeur d'artichaut! Une feuille pour chacune! Tant d'expressions zoologiques, botaniques, pour me désigner...

J'ai toujours rêvé d'un amour unique, absolu, total. Lorsque j'ai connu C., j'ai cru que ce serait l'amour sans compromissions. Mais il y avait un homme dans sa vie. Il m'a fallu un an d'espoir, de projets, d'affreuses attentes, d'horaires étranges, de rencontres toujours trop brèves, volées à l'autre, mais intenses, oui, d'une plénitude, d'une perfection telles que... Puis une autre année de désespoir, de résignation, d'efforts pour assumer la situation, afin qu'elle n'en souffre pas. Elle ne pouvait pas, ne voulait plus se libérer: «Je vous aime tous les deux», disait-elle. Je pouvais comprendre. «J'empathisais»: «Mais oui, garde-le. Je ne veux pas que tu souffres». C'était noble. J'avais le beau rôle. Depuis si longtemps, je me disais que les couples ne font que survivre à leur passion perdue. Mais les soirées, les fins de semaine solitaires... J'avais commencé à comptabiliser «le temps qu'elle me donnait». Je ne vivais plus que dans l'attente. Puis dans le ressentiment.

M. est arrivée dans ma vie comme un feu d'artifice: tout en elle était éclatant, séduisant, impératif: sa beauté comme son désir. Elle m'a littéralement enlevée. J'ai juste eu le temps de la prévenir: «J'ai une amie que j'aime profondément, que je ne quitterai pas...» Elle a accepté. Du moins le premier soir. Car dès le lendemain, c'était une autre chanson. Il y a des femmes qui s'imaginent qu'une nuit d'amour passionnée métamorphose tout, donne droit à toutes les exclusivités. Mais je ne promettais rien. Et comme en amour le jeu des aimants s'inverse...

J'aimais C. trop profondément pour pouvoir la quitter. À vrai dire, nous nous entendions merveilleusement: amante, maîtresse, complice, amie, mère, soeur... bon, voilà

que je tombe dans les clichés. Ce résumé est réducteur. Quel besoin, aussi, de me justifier?

Le mal était fait, cependant. C. me faisait confiance. Jamais elle n'avait eu le moindre soupçon. Pour elle j'étais l'innocence absolue. «Le jour où tu me tromperas, je m'en rendrai immédiatement compte...». Ce jour-là, elle me l'avait dit, elle me quitterait: ce qui la séduisait avec moi, ce goût de l'absolu, s'étant corrompu. Je la croyais. Je me gardais bien de lui laisser soupçonner quoi que ce soit pour ne pas la perdre et pour garder cette image de moi qu'elle me projetait.

J'étais double. Absolument. La culpabilité me déchirait lors de ces sauts dans le vide entre mes deux amours. Non, le mot n'est pas trop fort. J'étais entièrement à l'une et à l'autre. Qui m'aurait sommée de choisir m'aurait amputée. Leurs différences me fascinaient: je ne retrouvais pas en l'une ce qu'en l'autre j'aimais, chacune répondait à des fantasmes différents, se complétant, me complétant.

L'ennui, c'est que l'une savait tout, et que l'autre l'ignorait. M., connaissant ma duplicité, multipliait les scènes, les sarcasmes, les reproches, me forçant à riposter: «Mais je t'avais prévenue...». Je lui en voulais de ne pas être envers moi aussi compréhensive que je l'étais envers C., de réduire toutes nos conversations à cette rupture qu'elle exigeait de moi. Elle ne se calmait que lorsque nous faisions l'amour. Alors, je la faisais taire. Et elle multipliait ses charmes, ses talents, ses fantaisies, pour que mon désir s'accroisse indéfiniment. Ce qu'il faisait, d'ailleurs. Mais C., qui bénéficiait des «retombées» devenait elle aussi chaque jour plus langoureuse, amoureuse, enveloppante. La savoir menacée par la jalousie de M. me la rendait plus précieuse chaque fois que je songeais qu'il me faudrait choisir. Ma tendresse se teintait d'un certain pathétisme, ce qui ravivait sa passion et approfondissait la mienne.

Un soir, M. eut des velléités un peu masochistes, et les termes vulgaires qu'elle employa eurent un effet inattendu et foudroyant. Comme dans ces histoires de lampes magiques, un mauvais génie s'exhala de moi, qui prit la situation en main. Impuisante, j'assistai à la métamorphose. Moi, devenue brutale et méprisante, cynique avec une femme? M. partie, j'éclatai en sanglots.

Je lui en voulais, m'en voulais, ne comprenais plus, ne pouvais accepter ce monstre que j'étais devenue, l'espace de quelques minutes, ce monstre qui m'avait mise «hors de moi». Non, ce ne pouvait être moi, je ne l'acceptais pas.

Tout y passa: le regret des caresses de ma grand-mère, la douceur du sein de ma mère, la pureté de ma sensualité d'enfant, le sentiment de renaître à chaque jouissance que me procurait C., et cette sensation d'enveloppement tendre qu'elle seule me donnait, puisque seul son regard savait susciter une image de moi qui me comblait. Tandis qu'avec M., à présent, je me faisais horreur. Chaque fois qu'elle revenait, le mauvais génie refaisait surface. Pas moyen de l'arracher de moi, de moi qui étais, disait C., «la tendresse même»... Si elle avait su! Comment aurait-elle pu concilier les deux personnages? Ils ne faisaient qu'un, pourtant. Il fallait rompre avec M. qui m'avait révélé cette part obscure de moi-même.

J'étais sur le point de le faire. Lorsqu'un soir, à un cocktail, je l'aperçus, qui se faisait courtiser par un bel homme, genre quadragénaire aux tempes argentées, prototype du séducteur. Et mon imbécile de coeur se mit à battre la chamade. Je m'approchai d'eux. Mais, comble de volupté, elle me lança un regard soumis d'adoration, me présenta l'important personnage, qui, visiblement impatienté, ne m'accorda tout d'abord aucune attention... M., avec une certaine perfidie, le laissait s'enfermer, croire qu'il allait l'emporter. Puis, à mesure que le bellâtre s'infatuait de plus en plus, elle devenait plus provocante envers moi. Stupéfié, le mâle représentant de l'espèce supérieure nous regardait maintenant avec l'air d'un chien battu, la queue entre les jambes. D'un ton très mondain, alors, faussement négligent, M. laissa tomber: «Vous ai-je dit que c'était mon amante?»

La revanche! Décidément, M. agissait auprès de moi comme un «révélateur». En une seconde, je compris que j'avais toujours rêvé d'une vengeance semblable auprès des «jouisseurs légitimes» des femmes. Toute ma vie. Depuis que mon frère, de dix ans mon aîné, m'avait traité de «pauvre gouine refoulée, qui n'aurait jamais que celles dont les hommes ne voulaient pas, les trop mo-



LaFortune, 85

ches, mal fichues, les laissées-pour-compte». Et, pour me démontrer que pour peu qu'elles aient une chance de plaire à un homme les femmes le préféreraient à une femme, il avait séduit celle dont j'étais à l'époque timidement amoureuse (je n'avais aucune audace, à dix-huit ans...). Oui, soudain je comprenais que si je m'étais toujours éprise de «femmes à hommes», allant de rebuffade en renvoi affectueux ou apitoyé, puis, comme je m'acharnais, me découvrant une âme de missionnaire, de conversion en conversion, c'était, à n'en pas douter, pour prouver à mon frère – et me prouver – qu'il avait tort.

J'en étais donc là, à savourer mon triomphe et les découvertes de mon analyse, lorsque j'osai poser sur l'ennemi vaincu un regard magnanime... pour découvrir dans le sien une lueur lubrique. Littéralement, cela me médusa. Je restai figée sur place, enveloppée d'une suée de haine, de rage, de mépris. Dans le regard de M., heureusement, je lisais le même dégoût. Elle me prit par le bras et nous quittâmes le salon.

Cette revanche équivoque m'avait donné soif. Ayant découvert les mobiles de mon «missionnariat», j'aurais dû comprendre que je n'avais plus besoin de me prouver quoi que ce soit. Mais, au contraire... Pendant des mois, ce fut une rage de conquêtes. Et une pluie de succès absolument incompréhensibles. Chacune de ces entreprises de séduction devait sembler tellement vitale, je devais y mettre une telle énergie (celle du désespoir?), une telle force de persuasion! Il y avait les curieuses que j'initiais, les sensuelles délaissées que je ressuscitais, les tendres que je gâtai, les aguicheuses à qui je donnais la répartie. Et j'aimais me perdre dans le ravissement de chacun de ces visages, de ces expressions troublantes qui ne peuvent naître que dans la sensualité; j'aimais l'intensité du désir sans cesse renouvelé. Chacune de ces femmes représentait un univers différent qui ne se dévoilait vraiment que dans le rapport amoureux et que j'explorais avec passion. J'aimais la merveilleuse légèreté de la confiance en soi que m'apportait chaque «triomphe»: la conscience de vivre pleinement puisque j'étais désirée, donc nécessaire, existant réellement, comptant pour plusieurs femmes. Tant d'amours possibles, à peines entrevues! Car pour elles, la plupart déjà engagées dans une liaison, un mariage, il ne pouvait s'agir que d'une passe; mais du moins leur avais-je prouvé que «c'était bien meilleur avec moi», que la jouissance qu'elles pouvaient atteindre avec moi était plus profonde qu'avec leurs hommes...

Instinct de puissance? Sans doute, oui. Sentir que votre corps est magique, puisqu'il peut plonger une femme dans l'extase, quelle euphorie! Lorsque les relations s'étiolaient, que l'envoûtement des premières semaines se dissipait, que l'on commençait à me signifier que je devais partir, la panique face au vide me remettait en quête. Question de vie ou de mort, comme si cette énergie vitale que me donnait le désir partagé, en refluant de moi, pouvait emporter ma vie elle-

même. Je n'étais pas double, mais triple, quadruple, multiple. Je finissais par me perdre au milieu de tous ces moi, ces émois, ces mois de tourbillons vertigieux; le monde devenait un labyrinthe dont chaque paroi me renvoyait les images flatteuses des femmes séduites qui m'avaient séduite. Sécurisant parcours, même si je ne savais plus laquelle des moi était la vraie (toutes, sans doute, puisqu'elles avaient plaisir à exister). En chacune, je retrouvais une parcelle de moi, en découvrais de nouvelles qui me surprenaient chaque fois.

Mais ce n'était qu'auprès de C. que je me retrouvais la plus complète, la plus entière, agglomérat de toutes mes différences, dont se composait mon unité. Unité fallacieuse, puisqu'il me fallait toutes les autres facettes pour me compléter, jusqu'à épuisement. Lequel, d'ailleurs, finit par me gagner: on joue avec ses nerfs, son travail, on brûle son cœur et ses sens à ce jeu-là qui suppose un parfait contrôle de ses mensonges, de ses horaires, de ses ruses, de ses sentiments, de ses désirs. Sans compter la tâche accablante d'expliquer mes contradictions à mes amies, alors que je ne les comprenais même pas!

Vint le moment où il fallut faire coïncider tous les personnages, les encastrier les uns dans les autres jusqu'à ce qu'ils ne fassent plus qu'un. Monstre. Don Juan. Casanova. Cœur d'artichaut. Gros frelon qui s'engouffre dans les fleurs. Gifles, ces phrases: «Tu es comme un homme.», «Forcément, les amours homosexuelles sont instables.», «Ce n'est pas dans la nature des femmes d'être infidèles.». Chacun, chacune avec sa vérité révélée, irréfutable, généralisatrice. Et moi, avec ma culpabilité grandissante: «Je vais donner une fausse image de ce que sont les lesbiennes, ou les femmes». Monstre dénaturé. Mais par rapport à quelle nature? «Tu reprodus le modèle hétérosexuel», me jetaient les unes. Et puis, les rires: «Comment veux-tu qu'on te prenne au sérieux?».

Faire table rase. Mais de quel besoin se nourrissait cette nécessité de séduire, inlassablement, de me disperser dans la simultanéité? C. restait ma seule ancre, contre laquelle montait la rancune: que ne m'as-tu retenue, que ne m'as-tu choisie, j'étais prête à tout te donner, à me déverser en toi, tout entière, à ne vouloir que toi si tu n'avais voulu que de moi, si tu avais voulu vivre avec moi. Mais n'ayant qu'un temps partiel, force m'est de compléter mon tout avec des miettes, et maintenant, il est trop tard... Trop tard: j'ai fait table rase, je n'ai plus que C. que je recommence à attendre, comme je recommence à souffrir de ce mal étrange de la jalousie. Quand c'est trop intenable, si le hasard le permet, une illusion se présente: je recommence à aimer et à souffrir ailleurs.

Mais cette fois, c'est la déveine. Je ne séduis plus. Je m'entiche d'impossibles, qui me renvoient à mon néant. Ne pouvoir me faire désirer d'une femme que je désire, c'est devenir inodore, insipide, inconsistante, objet de dégoût pour moi-même, inexistante. Dix années ont passé. J'aime C. comme on aime sa propre fatalité. C'est mon hâvre, que

j'ai maintenant peur de quitter. Je m'enfoncé dans cet amour profond comme un puits. Il est confortable. Il est surtout sans espoir. Sans autre espoir qu'un temps partiel, qui m'oblige à combler ailleurs ma solitude, qui m'oblige à rester double, à organiser ma vie en schizophrène. Aucun projet possible, pas de vie commune, jamais, l'incognito, la clandestinité à perpétuité. Être celle que l'on cache, pour qui on vole un peu de son temps à l'autre, le légitime propriétaire. Ne pas pouvoir partir avec elle en voyage, improviser une soirée, partager une nuit, bref, mener au grand jour une vie de couple. Aspirations bourgeoises? Je les avais bannies, croyais-je, à tout jamais. On se forge parfois de grandes philosophies sur le thème «Ils sont trop verts, dit-il, je n'en veux point.» du renard de la fable. Toute cette vie de couple que j'avais tournée en dérision devenait ma terre promise. À tout jamais perdue, croyais-je. Sans forces face à la fatalité, sans illusions, tout juste capable de me protéger contre tout risque d'amour et de souffrance, de continuer à forger ma carapace et ma légende de don Juan désabusé.

«Alors, il paraît que tu es une dragueuse?»

Qu'est-ce qui m'a pris de répondre, entre deux baisers, à cette femme de passage, pour une fois une lesbienne authentique: «Non. Plutôt une algue à la dérive, à la recherche d'un rocher...». Et au milieu de nos rires, cette intonation grave qu'elle a eue, soudain, d'une sincérité totale: «Oui. Je comprends bien.» Quelques mots ont fait tomber tous les masques. J'étais nue, désarmée sous son regard. Mais avec elle, qu'avais-je besoin d'armes? Aucun rapport de force, ni de séduction, nul combat, nulle défense. Tout était simple: l'attraction, le désir, la tendresse naissante, puis l'amour bouleversant. Le cliché «âme-soeur» prenait tout son sens. L'exilé parmi les hétéros reprenait pied sur la terre natale: est-ce là l'explication? Mais analyse-t-on le coup de foudre, l'amour fabuleux, le raz-de-marée?

Plus de rôles à jouer, plus rien à prouver: nous sommes similaires et je me sens choisie. Elle m'a fait toute la place. Merveilleuse et terrible tentation de m'abandonner complètement à cet amour qui a fondu la peur, les personnages multiples, les carapaces et les monstres aux mille visages. Il n'y a pas un atome, pas une molécule de moi qui ne soient gorgés d'elle. Je ne voudrais penser qu'à elle, la première qui soit prête à partager notre vie, à se donner, à me vouloir entièrement. Finies les clandestinités, la déchirure, la deuxième place, les contraintes du mensonge et des compromissions! Nulle envie d'aller butiner ailleurs. Je suis trop occupée dans cet univers qui m'englobe et me ressuscite, comme foudre sur le sable, cristallisant les myriades de grains épars.

Il reste, douloureux, cet autre amour, pour C., enraciné en moi et qu'il va falloir transformer. Ici, mes mots se dissolvent face à la souffrance infligée. Y a-t-il des amours assez vastes pour n'en exclure aucun autre?